1
Le plus beau des voyages

Si la plupart des gens passent leur enfance dans une maison, un appartement, voire un igloo ou un tipi, moi, c'est dans un hôtel que j'ai grandi. Attention, n'allez pas croire que j'ai passé toute ma jeunesse en vacances, même si j'aurais bien aimé ! En fait, le directeur de cet hôtel était mon père et mes parents avaient pensé qu'il serait plus simple pour toute la famille d'habiter sur place.

Mon père avait racheté ce bâtiment à l'abandon pour réaliser un vieux rêve : ouvrir un hôtel qui recevrait des voyageurs venus du monde entier. Car ce qu'il préférait par-dessus

tout, c'était accueillir des gens de toutes nationalités, préparer la cuisine, organiser des fêtes, discuter avec des inconnus jusque très tard dans la nuit.

Il l'avait appelé Hôtel de la Paix. Ma mère m'a dit que lors d'un voyage à Paris ils étaient allés au Café de la Paix et que ça leur avait tellement plu qu'ils avaient décidé de donner ce nom à leur hôtel quand ils en étaient devenus propriétaires. Quant à moi, ils ont décidé de m'appeler Bastien, mais ça, je ne sais pas trop pourquoi.

Tout au long de l'année, nous voyions ainsi venir chez nous toutes sortes de visiteurs : des hommes d'affaires très sérieux en costume et cravate, avec des mallettes pleines de dossiers très importants, des touristes en chemise à fleurs et lunettes de soleil, des jeunes en voyage de classe ou des couples d'amoureux qui passaient leur temps à s'embrasser et à se prendre en photo en se faisant de grands sourires.

Je trouvais ça un peu bête, mais ça faisait beaucoup rire ma grand-mère, qui vivait elle aussi à l'hôtel avec nous. En fait, moi, mes parents, ma grand-mère et ma tante Jacqueline occupions tout un étage, le dernier, tout en haut.

Mon père avait très à cœur que l'Hôtel de la Paix soit un lieu accueillant, où tous les résidents se sentiraient à l'aise. Il ne traitait pas les riches hommes d'affaires avec plus d'attention que les jeunes un peu turbulents en voyage de classe : tout le monde était considéré de la même façon, mangeait dans la même salle de restaurant, discutait dans le même hall et, le soir venu, dansait au Pacha, la discothèque que mon père avait aménagée au sous-sol, avec des centaines de disques et un jeu de lumières.

Les clients de l'hôtel venaient de tous les coins de la planète et j'entendais autour de moi parler des dizaines de langues différentes. Très vite, j'ai commencé à les comprendre et même à les parler un peu. Je n'étais bien sûr



pas capable d'avoir une longue conversation, mais il m'était possible de répondre aux interrogations d'un client perdu.

« *Resutoran wa gogo 7-ji ni ōpun shimasu* » : le restaurant ouvre à 19 heures, pouvais-je ainsi répondre à un Japonais dont le ventre commençait à gargouiller.

« *Ta katoikídia gínontai dektá sto xenodocheío* » : les animaux domestiques sont acceptés dans l'hôtel, savais-je répondre à une cliente grecque tenant en laisse son dalmatien (juste un, hein, pas cent un, il ne fallait pas exagérer non plus !).

« *Vil du ha ananasjuice eller mangojuice til frokost ?* » : voulez-vous du jus d'ananas ou du jus de mangue pour le petit-déjeuner ? demandais-je à un Norvégien de passage et en quête d'exotisme.

Au-dessus du comptoir de la réception, mon père avait installé une série d'horloges qui donnaient l'heure sur tous les continents :